

LES ÉDITIONS DE LA NUIT

PARUTIONS AOÛT 2009

A L'ATTENTION DE MM. LES LIBRAIRES ET DES LECTEURS

Les éditions de La Nuit reprennent leurs publications cette première quinzaine d'août 2009, après les difficultés qui ont suivi le dépôt de bilan de la société Hypérion-diffusion.

Outre les divers ouvrages qu'avait pris en charge notre précédent diffuseur et qui n'avaient pu paraître, nous publions – parution le 24 août –, un roman de Cyril Huot, *Lettre à ce monde qui jamais ne répond* (voir à la dernière page du présent document) et qui fera l'objet, dans les deux semaines à venir, d'une présentation séparée, que nous vous enverrons par mail. Nous remercions par avance ceux d'entre vous qui pourront s'y intéresser.

Les éditions de La Nuit sont désormais diffusées et distribuées par :

FRANCE

Court-Circuit diffusion,

5 rue Saint-Sébastien

75011 Paris

TÉL. : 01 43 55 69 59 / TÉLÉCOPIE : 01 43 55 69 85

email : contact@courtcircuit-diffusion.com

SITE WEB : www.courtcircuit-diffusion.com

SUISSE :

Servidis

En vous remerciant de votre attention.

LES ÉDITIONS DE LA NUIT

Revue La Nuit

Siège social : 11, rue Gambetta, 13200 Arles

Tél. : 33 (0) 486636306 / 0624273509 //

Messagerie : leseditionsdelanuit@gmail.com

Website : www.geocities.com/revuelanuit

IRÉNÉE D. LASTELLE

MODESTE CONTRIBUTION
À L'HISTOIRE
DE
L'ÉDITION EN FRANCE

LES ÉDITIONS DE LA NUIT



IRÉNÉE D. LASTELLE

ADDENDUM
À MA
MODESTE CONTRIBUTION
À L'HISTOIRE
DE
L'ÉDITION EN FRANCE

LES ÉDITIONS DE LA NUIT



MODESTE CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE L'ÉDITION EN FRANCE

104 p. / 11 x 18 / ISBN : 978-2-917431-22-1 / 7 €

EXTRAIT :

Le *banc de sable*, atterri à la fin de l'automne de 1996, devait se faire connaître de nous telle une cité fantastique aux limites indéfinissables. Parmi les vestiges de trois mille ans d'histoire mémorable, sous les brouillards de l'hiver, nous n'aperçûmes, les premiers jours, que des silhouettes fugitives. Empressés à fuir des lieux sombrés, nous étions arrivés sur une terre oubliée du temps, nous persuadant nous-mêmes de ce qu'une telle beauté presque irréelle procédait d'un art de vivre que nous avions pensé disparu : en témoignaient l'aptitude de l'homme à se fondre dans le paysage, la hauteur des maisons qui laissaient voir le ciel, les rues vides des vicissitudes du temps, leur silence ; et à de certaines heures l'odeur de bois ou de ferme qui émanait de ses murs. J'ignorais alors l'une des dernières pages de l'histoire de la ville, son plus récent saccage. (...) Quoi qu'il en soit, si les conditions les meilleures en ces temps de désolation nous parurent réunies là pour une tâche de longue haleine, nous ne nous trompions pas, puisqu'il nous fut possible de nous y vouer quelques années sans que quiconque s'annonçât pour nous en distraire ou pour nous questionner, ou pour s'en alarmer.

L'auteur ici rapporte, en un opuscule poursuivi dans son addendum, sa propre histoire, dans le but déclaré de rendre à sa confusion naturelle toute prétention à démentir ce qu'il en a écrit lui-même.

ADDENDUM À MA MODESTE CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE L'ÉDITION EN FRANCE

24 p. / 11 x 18 / ISBN : 978-2-917431-31-3 / 5 €

Quoique je n'aie à peu près jamais écrit que pour quelques proches, qu'ils me pardonnent ici de faire état de ce qu'ils savent déjà. D'autres, plus lointains ou dont je ne connais pas l'existence, ne jugeront pas ce qui suit indigne de mon précédent propos. (...) D'aussi loin que je me sois trouvé, j'ai pu voir l'effondrement prévisible de mon travail premier (...), la minute de gloire d'un usurpateur se livrant aux plus extravagantes démonstrations de sa science, dont il avait si proprement donné tant de preuves auparavant (...). A la faveur de la nuit, que n'ai-je point appris ? (...) J'aurai même entendu parler de quelques tentatives déçues, par quoi s'illustrèrent ceux qui auront cru, à tort, que le moment était venu de se découvrir enfin, en s'essayant au métier, nouveau pour eux peut-être ?, de pilleurs d'épaves (...), et cela tandis que le dernier d'entre eux entreprenait de donner tout son sens à une maxime célèbre selon laquelle « ceux qui craignent les hommes aiment les lois ».

LA NUIT

REVUE

Numéros spéciaux mars, juin-juillet 2009

POURQUOI NOUS SOMMES SI CALMES

DU TEMPS QUE L'ÉDITION SE PENSAIT AUTREMENT

LA GUERRE DES MONDES AVARIÉS

DE QUELQUES NOUVELLES MANŒUVRES
DE LA *VIEILLE INTIMIDATION* PAR LA CULTURE

OU

LA NOUVELLE ÉLITE À PEU DE FRAIS

LA PERMANENCE DE L'ÉTAT D'EXCEPTION

ISSN : 1953-6291

EXCÈS MODESTE DANS LE REPLI

POST-SCRIPTUM

À

LA VIE N'EST PAS MODERNE

JONAS VIGNA CARAFE

LES ÉDITIONS DE LANUIT

EXCÈS MODESTE DANS LE REPLI, POST-SCRIPTUM À *LA VIE N'EST PAS MODERNE*

JONAS VIGNA CARAFE

84 p. / 11 x 18 / ISBN : 978-2-917431-15-3 / 9 €

Dans ce court essai, nous aborderons, comme annoncé dans le titre provisoire, les problèmes laissés en friche, seulement effleurés ou explorés de manière insatisfaisante dans le tome I de *La Vie n'est pas moderne*.

Plus précisément, nous aborderons la question de l'opportunité d'appréhender la constitution antisociale selon la structure bifide de l'autonomie communale et de la coordination stratégique des luttes en vue d'une formation antipolitique de type classique : en d'autres termes, nous soulèverons la question de l'opportunité de maintenir la dimension politique à côté de l'éthique communale.

En guise de corollaire, nous envisagerons aussi froidement que possible les conséquences sur les conditions de survie de l'espèce humaine de l'abandon éventuel de toute perspective 'politique', c'est-à-dire de l'hypothèse du 'pilottage' de la déconnexion de la machine sociale, hypothèse à laquelle se substituerait celle de l'effondrement abandonné à lui-même, sans 'si' ni 'mais', de la production dans son ensemble, telle qu'organisée dans le mode actuellement dominant de manière écrasante.

Enfin, nous procéderons à la critique des besoins, et tenterons d'en proposer une interprétation qui renonce à la partition de l'inférieur et du supérieur (ou du labeur, de l'œuvre et de l'action) comme critère de justification du maintien d'un machinisme sectoriel au cœ̃ur des formes sociales autonomes.

EXTRAIT :

Aujourd'hui, dans les métropoles du capitalisme planétaire, la figure du partisan révolutionnaire cède le pas à celui que le pouvoir exécutif désigne comme animé *d'intentions* subversives ; mais ce dernier est tout autant dépourvu de droits que celui-là. L'important n'est pas seulement, au niveau du droit pénal, la criminalisation de l'intention, la définition de l'infraction d'appartenance même passive et ignorée du prévenu lui-même, la dématérialisation de l'infraction et *a fortiori* de la preuve à administrer, c'est aussi, *au niveau de la procédure pénale elle-même*, la privation de tout droit pour le prévenu, *assimilé du coup à l'inculpé et au condamné*.

Peu importe donc la désignation, criminel ou ennemi, puisque, dans l'anomie, l'un et l'autre sont assimilés : leurs cas ressortissent au non-droit, c'est-à-dire qu'ils sont abandonnés (à ban donnés, eût écrit Agamben) à la violence pure. Criminel et ennemi s'identifient dans leur irrégularité commune. Le criminel de droit commun, comme l'ennemi régulier, jouit traditionnellement d'égards et de garanties légales auxquels l'*ennemi public* ou criminel politique ne peut plus prétendre, puisqu'il se soustrait précisément à toute régularité, puisque son existence est une menace publique, c'est-à-dire susceptible de faire vaciller le socle de la société tout entière. Dans la guerre *civile*, il n'y a qu'un ennemi criminel *ou plutôt un criminel banni de tout droit* ; dans la guerre civile *fictive*, le criminel politique, le terroriste, est celui dont l'existence est le *produit de la décision souveraine*, qui décide de la guerre interne de manière unilatérale. Avec les arsenaux antiterroristes d'aujourd'hui, cette guerre fictive est rendue permanente par l'installation de l'exception dans la loi : c'est le passage de l'état d'exception sans retour à la dictature souveraine.

À l'ère impériale de la dictature souveraine, nouvelle forme d'État constituée (au sens fort de la constitution matérielle) par les arsenaux antiterroristes en question, c'est-à-dire à travers le droit pénal et de procédure pénale, nous 'n'avons plus besoin' que l'exception se décrète pour que nos droits soient suspendus : en effet, nous sommes tous *légalement* des ennemis absolus ou, ce qui revient au même, des criminels sans droits, *pour peu que l'exécutif décide de nous désigner tels* en nous prêtant des *intentions* subversives, c'est-à-dire attentatoires à l'unité politique, ou au monopole en vigueur du pouvoir de décision de l'initié. Autrement dit, il n'est plus besoin que la loi prévienne une clause d'auto-suspension pour décréter l'exception ; l'exception n'est plus la règle *empirique*, elle est la règle *légale*. Cette *légalité* de l'exception, qui ne se *décrète* donc plus, définit la dictature souveraine. Cette dernière, par opposition aux magistratures romaines du même nom, dont Montesquieu disait qu'elles « ramènent violemment l'État à la liberté » (*De l'Esprit des lois* II, ch. 3) n'est rien *moins* que le véhicule, pour l'État, du retour violent à la liberté, c'est-à-dire au pouvoir de la loi ; elle n'est rien *moins* que la démission violente du pouvoir violent du despotisme : *elle est la légalisation du despotisme même*. Il faut se débarrasser de l'image personnelle de la dictature, bien plutôt adéquate au despotisme, pour accéder au concept de dictature en général, et à celui de dictature souveraine en particulier. N'importe quel 'magistrat' ou officier public peut l'exercer, puisqu'elle est inscrite dans la loi : pareil officier peut même parfaitement se désigner au terme d'une procédure électorale qualifiée ordinairement de démocratique.

Il est important de souligner dans tout ceci que l'identification de l'ennemi intérieur à un criminel susceptible de menacer l'ordre public, identification qui ruine l'une et l'autre catégorie, abolit à la fois les droits de l'ennemi et ceux du criminel.

Autrement dit, le partisan, membre d'une contre-société intérieure au territoire du pouvoir politique contesté *comme pouvoir politique tout court*, ni criminel, ni ennemi, est désormais traité pour ce qu'il est : dépourvu de droits, *homo sacer*, inhumain et par conséquent tuable sans meurtre, pour parler encore comme Agamben.

L'abstention, l'inopérance têtue et souverainement active, démarre sans doute, dans notre situation contemporaine, dans une clandestinité sans éclat – même si, à mesure qu'elle s'enrichit des contenus de sa procession, l'obstination ne peut que culminer dans l'éclat. L'inopérance reste pourtant *ou précisément pour cette raison* l'arme par excellence du désarmé. Arme qui n'en est pas une au sens propre, elle est le parti pris du non-armement, la décision antipuritaine de ne pas se forcer à forcer la situation, le refus de s'infliger la violence de mimer la violence d'État. Elle est l'abandon têtue et hardi à la pente qui refuse de s'abandonner au pouvoir, fût-ce pour lui emprunter 'seulement' ses formes. Si elle est violence pourtant, elle est cette espèce particulière de violence que l'inconscient inflige à la conscience et s'assimile peut-être à ce que Tronti entendait par force, par contraste précisément avec la violence en général, pour lui toujours d'État. Violence calme, outrance paisible, elle prend le relais de la guérilla populaire. *Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage* est désormais le fin mot et l'adage de l'obstination interruptrice – à condition que 'force' trouve ici son sens du rapprochement avec 'rage'. Le courage ordinaire et spontané du partisan désarmé, le pouvoir le fera toujours passer pour de la bassesse : 'ça ne veut pas travailler, ça ne veut pas fonder de famille, etc.'. Mais pour le partisan désarmé, il n'y a pas de bassesse possible contre le pouvoir, qui est bien plutôt la bassesse absolue.

Faut-il déceler dans tout ceci quelque lâche résignation ? Plutôt, il faut dire qu'il n'y a rien à faire *qu'on ne fasse déjà*, sans

chercher à forcer le cours des choses. Sous le fantasme de la froide résolution, de la triste pantalonnade stratégique, couve en réalité une rage impuissante – la rage même, qui n'est que la forme extrême du sentiment d'impuissance, du manque d'actualisation d'une puissance.

[jamais la perduration de la biosphère n'a été mise en danger que par des facteurs extérieurs, jusqu'à l'avènement de la modernité. En d'autres mots encore, si la nature a connu de violentes convulsions, si d'innombrables espèces vivantes ont été englouties par des accidents extraordinaires ayant secoué l'histoire de la terre, *bref, s'il n'est pas imaginable que la vie ait frôlé la mort à plusieurs reprises, elle ne connaît pour ainsi dire de tendance suicidaire qu'à l'ère moderne de l'histoire humaine.*]

Ce post-scriptum suit *La Vie n'est pas moderne*, paru aux mêmes éditions en novembre 2007, et réédité, revu et corrigé, en avril 2008. La deuxième partie de *La Vie n'est pas moderne* sera publiée au tout début de 2010.

LA NUIT

REVUE

Numéro spécial avril 2009

VRAISEMBLANCE ET VÉRITÉ
EN AVOIR POUR SON ARGENT



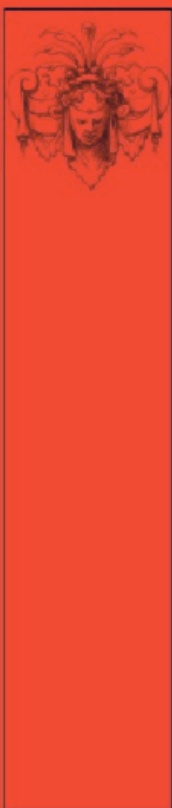
ISSN : 1953-6291

Le règne autocratique de la raison marchande ne devait préserver rien ni personne : pressenti pour ce qu'il serait par ceux qui avaient quelques raisons de ne pas l'aimer, il n'allait toutefois se faire pleinement connaître d'eux que pendant le coup de balai progressiste d'une guerre mondiale au cours de laquelle toutes sortes d'expériences auront été menées, puis prolongées jusqu'à nos jours qui les voient nettement corrigées, rectifiées, améliorées, en un mot perfectionnées.

L'une des principales leçons de ces expériences pouvait être déduite d'une inscription fameuse, à laquelle les Droits de l'Homme donnèrent un sens particulier, avant qu'il devienne étonnant.

LA NUIT

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE N° 0



SOMMAIRE : Liminaire / A propos de la revue La Nuit / Une lecture de *Maudit soit Andreas Werckmeister !* / Hannah Arendt : *Le Système totalitaire* / Notes de lecture : à propos des livres *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable* de René Riesel et Jaime Semprun, et *Réflexions sur le mensonge* d'Alexandre Koyré. / Quelques considérations sur *La Liberté pour quoi faire ?* de Georges Bernanos.

COLLECTIF.

32 p. / 13x 20.

ISSN : 1953-6291 / ISBN : 978-2-917431-16-0 / 6 €.

EXTRAIT : A PROPOS DE LA REVUE LA NUIT

La revue La Nuit est un projet qui a pris corps en octobre 2006. Le premier numéro de cette revue, esquisse de ce qu'elle se promet d'être, aura paru dans un rude moment, d'autant que Nicolas Blanc-Aldorf, Patrick Chartrain et moi-même venions de passer plus de deux ans à la traduction d'un livre de Lewis Mumford, son *Herman Melville*, sans compter les autres ouvrages, une vingtaine, dont la préparation et la publication ponctuèrent ces deux années. Après onze années d'édition, je souhaitais une revue, mais une certaine revue : je voulais, notamment, qu'une œuvre collective vînt témoigner d'une part essentielle de notre travail, laquelle n'apparaissait pas dans nos livres. C'est que, d'une part, l'aspect achevé des livres ne va pas sans quelque artifice de sorte que j'en éprouvais toute l'insatisfaction possible : il me semblait que la « production » cadencée d'ouvrages achevés manquait de la réalité de la vie, du moins de la réalité de celle que nous, et beaucoup d'autres, menions, par conséquent de sa vérité, parce que ne parvenait pas à s'y inscrire comme à s'y refléter sa plus vivante activité, son plus vif

questionnement – et d'autre part, l'aspect fragmentaire, encore assez brisé, de préoccupations et de questionnements divers qui surgissaient de chacun, de nous-mêmes et d'autres qui nous écrivaient ou qui s'en ouvraient à l'occasion de rencontres, témoignait d'innombrables aspects du conflit permanent à quoi se réduit la survie dans un monde écrasé par sa propre contrefaçon, laquelle ne se maintient qu'en usurpant ce qui ne vient pas d'elle, et en détruisant tout ce qui ne lui ressemble pas. Il existait, il existe beaucoup de revues littéraires et aucun de nous ne souhaitait une revue littéraire. Pourquoi ? Disons que ces organes proposent à la lecture des comptes rendus ou des articles de fond écrits par des universitaires, par des spécialistes, par des écrivains reconnus ou installés, dont les avis, l'enseignement, ou l'opinion sont accueillis à l'exemple de leur réputation, laquelle doit suffire à l'exploit de l'autorité reconnue, ou s'il s'agit de contributions d'inconnus, c'est le label, l'environnement qui agissent à la façon de recommandations, c'est-à-dire que, quoi que ce soit qui puisse y être écrit a déjà sa place toute trouvée à l'intérieur d'un système qui se veut celui d'un prétendu débat démocratique mené par une élite dont les questions qu'elle choisit et la façon de les traiter donnent le ton, et délimite l'art et la manière, de dire, de penser, ou l'ordre des questions en matière d'éthique, d'esthétique, etc. Or ce que j'avais pu connaître, nos préoccupations, celles des gens qui lisent nos livres, ne trouvait pas le moindre écho dans ces revues. M'apparut encore que le bruit fait autour de ce dont parlent ces revues, une façon nouvelle de lire tel philosophe, ou de traduire tel auteur étranger, bref la nouveauté littéraire surgissait pour être, quelque temps après, supplantée par une autre, puis une autre, au gré d'intérêts propres aux nécessités ou aux fantaisies du milieu littéraire et universitaire *et de leur industrie*, voire de leur carrière (relire Hobbes, redécouvrir Conrad, une nouvelle lecture de Kafka,

une nouvelle édition de Melville, ou de Stendhal), mais sans lien à nos existences et sans le réel rapport, à quoi tient tout son sens, de l'écrit, ancien ou nouveau, ou de tout autre forme d'art, à la vie du lecteur. J'ai parlé de la littérature, et ce que j'en ai dit est encore vrai pour la peinture, comme il me semble que le fait justement observer Bessompierre. Un peintre contemporain peut en venir à considérer que toutes les tendances de l'art exposé, officiel, prétendument reconnu, sont « échouées » dès lors que son travail et ce qu'il voit de la fonction de l'art dans la société le conduisent à cette conclusion. Pour ma part, je dois dire que quand je vois rue Descartes la chose bleue peinte par Alechinsky ornée du chef-d'œuvre de poésie qui a cuit dans le cerveau d'Yves Bonnefoy, je baisse les yeux pour n'avoir pas à changer de rue.

Ensuite, le plat littéraire et artistique qu'on sert au public dans trop de revues peut bien contenir quelques éléments remarquables, et même venant d'auteurs ou d'artistes qui ont commis l'erreur de croire qu'en vendant leur âme, ils resteraient ce qu'ils étaient ; c'est la publicité du ton, le ton de la publicité et l'asepsie préalable opérée par la jonction d'œuvres qui se suffiraient à elles-mêmes parce qu'elles seraient apparues par l'opération du Saint-Esprit, qui donnent à l'ensemble la fausseté caractéristique de la plupart des revues d'art ou de littérature. Elles sentent l'omission, le mensonge, l'art muselé, les coteries, les réseaux. Guy Debord évoquait l'odeur du cancer qu'on sent rue Daguerre, eh bien, elles sentent ou le vase clos ou le cancer, le même cancer qui mine notre société.

QU'EST-CE QUE
LE « MONDE
ACTUEL » ?



LES ÉDITIONS DE LA NUIT /

COMMENTAIRES

QU'EST-CE QUE LE « MONDE ACTUEL » ?

COLLECTIF / REVUE LA NUIT/COMMENTAIRES

24 p. / 11 x 18 / ISBN : 978-2-917431-35-1 / 5 €

Au temps de *l'artisme* dominant, il nous a semblé qu'il était nécessaire d'aborder la philosophie sans les précautions d'usage. Le résultat est assez rude, nous a-t-on dit.

Ce supplément philosophique de la revue La Nuit n'est pas à mettre entre toutes les mains. La philosophie peut être lue par une jeune fille de quatorze ans, elle ne peut pas être lue par un universitaire occupé d'un plan de carrière.

Nous proposons d'abandonner à son triste sort tout l'édifice de la prétendue pensée contemporaine, qui ne signifie rien, quand cette même pensée ne peut pas s'avancer au-delà de ses réelles références, que sont, au mieux de ce qui passe pour la philosophie d'expression française, Tintin ou Jules Verne ; et quoiqu'elle les taise.

Le « monde actuel » est une plaisanterie inventée par un idiot, que nul, dans les *hauteurs béantes* de l'université contemporaine, n'a songé à réduire.

La notion de « monde actuel » n'a pas sa place au début d'un savoir, elle résume, à elle seule, l'emphase utile à la fabrique de la plus rigoureuse de toutes les servitudes.

LA NUIT

ISSN : 1953-6291

NUMÉRO SPÉCIAL

4 €

SEPTEMBRE 2009



SOMMAIRE :

« Signe ascendant »

Rien que d'attendu : la fiction au mépris du vrai

La haine de l'histoire

Les dignes successeurs de M. Céline

et quelques notes de lectures.

NUMÉRO SPÉCIAL DE SEPTEMBRE 2009/REVUE LA NUIT

24 p. / 10 X 18 / ISSN : 1953-6291 / ISBN : 978-2-917431-44-3 / 4 €

RENTRÉE LITTÉRAIRE



Cyril Huot **Lettre à ce monde**
qui jamais ne répond

LES ÉDITIONS DE LA NUIT



24 août 2009

188 pages

11,5 x 18,5 cm

ISBN: 978-2-917431-37-5

Collection: "maelström"

15 €

Par ce premier roman, s'il faut un genre, Cyril Huot brise le silence que lui inspire à l'ordinaire l'avarie générale de la société de son temps et le douteux confort des illusions que sa génération étrangement cultive après avoir été si bien conduite au désaveu de tout ce qu'elle prétendait porter quatre décennies plus tôt. Clinicien parfaitement capable de jeter un œil froid sur lui-même, c'est sous l'emphase des poses et des petites satisfactions médiocres qu'il décèle l'épaisse et large couche de glace dans quoi se sont laissé saisir les restes d'une aventure avortée qui se prétendait commune avant qu'elle ait sombré dans l'imposture des apparences infatuées, et par conséquent dans la pure et simple insignifiance. Lui qui pouvait et peut toujours s'éclairer à la flamme des Whitman, Coleridge, Salinger, boucané qu'il est au feu des vieux-vivants et des anciens maîtres, arrache peu à peu, au long des périodes de son livre mordant sur l'inconnu, sa vérité à l'hystérie, la vérité au mensonge, fait exploser les balivernes et autres contes à dormir debout des impétrants de la jouissance érigée en paradigme, lors même qu'ils n'en connaissent que la représentation et l'interdiction d'eux-mêmes jusqu'au dégoût par le mépris

d'autrui, quand les affaires sont les affaires, et quand l'oubli et la mort du cœur, du murmure du monde en eux, vient à l'écrasement par leur inanité conquise. Et ce qu'il aperçoit de lui-même surgit à travers le descellement qu'il effectue, morceau par morceau, du temple de stuc enserrant l'âme vive et violée de cette petite fille que fut Katherine Mansfield. S'il se trouvait un lecteur pour en juger ici d'un lancinant excès de la douleur sous la rudesse d'un amant solitaire, il faut avoir lu le livre jusqu'au bout pour découvrir qui s'exonde du torrent des mots, et qui renaît de l'enchaînement, maille à maille, de cette rudesse d'invectives et de questions.

Cyril Huot n'est pas titulaire d'une chaire de littérature comparée à l'université de Toronto. Il ne vit ni à Barcelone, ni à Prague, ni à Beyrouth, ni à Kandahar, pas même au Creusot ou dans la banlieue ouest de Bourg-en-Bresse. Il ne passe pas la morte saison à Venise et n'a jamais fréquenté les bordels de Valparaíso. Il ne fait pas de fréquents séjours au Moyen-Orient. Il ne parle ni le persan, ni l'araméen. Il n'est pas directeur de collection dans une grande maison d'édition, ne contribue pas au supplément littéraire du *Monde*, ne dîne pas à La Closerie des Lilas et c'est à juste titre qu'il n'avait jamais été publié jusqu'ici. Cyril Huot est, bien entendu, un pseudonyme. Mais de qui ou de quoi ? – il l'ignore lui-même et a toutes les raisons de penser qu'il l'ignorera jusqu'au bout.

**N. B. : UN DOSSIER DE PRÉSENTATION ET D'EXTRAITS DE CE LIVRE
PEUT ÊTRE ENVOYÉ PAR MAIL SUR DEMANDE.**